

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Le vertige

Marcel Godin

---

Volume 2, numéro 3-4 (9-10), mai-août 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59730ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Godin, M. (1960). Le vertige. *Liberté*, 2(3-4), 189–191.

# Le vertige

MARCEL GODIN

Le vertige de la terre étourdit l'univers de ma chambre. Cette planète tourne et tourne comme une larve satellite dans l'orbite de mon oeil. Les veines en humectent les voies disproportionnées, troublantes. Les murs blancs — d'une blancheur! — enfantent des vertiges où se désillusionne mon adolescence. Sur cette neige éternelle, des objets inanimés se détachent, m'emportent aux rythmes des locomotives qui roulent, sillonnant les milliers de milles de ma tête limitée.

Univers de ma chambre...

Par la Chine fumante aux cendres encore chaudes et son troupeau marchant derrière les murailles; par ces tempêtes de soupirs, d'espérance; par ces mêmes espérances à ne jamais venir si ce n'est qu'au creux des tempes; par la peau cramoisie des masques blancs, jaunes et noirs mystifiés par peur et faim; par la faim de l'Asie élastique; par les vaches sacrées, les rues, la misère, les familles et les enfants; par ces innombrables vagissements étouffés par le luxe, l'argent de l'autre monde organisé; par tous ces chemins je pars en voyage sur le grand bateau de mon lit, isolé de la mer mais lié à la potiche bleue qui me transporte, m'arrache mes rêves au gré même des rêves.

Ce vase de Chine sans prix et sans étiquette remémore les commerces d'autrefois quand les navires pacifiaient les océans. Ce même vase de Chine vomit des immortelles momifiées et soustraites à l'ensevelissement.

Et le lion de laine, assis là pour un bonheur, tout à côté du vase, avec une gueule de feutre rouge et terrifiante, un regard si expressif! Mais ce n'est que colle et vieux bouts de tissus assemblés avec respect en cas d'utilité, comme... C'est la jungle peuplée de noirs qui crient l'Afrique en malheur. C'est comme une morsure dans la stérilité de ma maîtresse au bonheur en lions de laine. Mais qu'ils sont gais ces jouets: symbole de son univers assoiffé d'enfants liquides.

Puis il y a la chaise d'osier tissée à la lumière des mains d'aveugles, sous le regard électrique d'une religieuse dévouée aux profits. Quelle chaise pour m'asseoir dans le Sahara, les Alpes peut-être ou les Pyrénées! Quel trône pour contempler l'aveuglement des hommes, le magnétisme de la folie, de la matière, du pouvoir!

Je l'ai trouvée dans un grenier, poussiéreuse. Elle avait servi, je ne sais combien d'années, à supporter les regards des passants: famille ennuyées et camouflées sous les fleurs des jardins d'une ville morte.

Il en est passé des hommes, des enfants, des dévotes et même une procession un jour de Fête-Dieu, de cantiques, de rosaires, d'encens nauséabonds et crématoires.

Je me souviens, elle était là sur la galerie de bois, sous le soleil borgne qui venait la darder. Et les pluies donc, les vents fous, les clairs de lunes pornographiques où de jeunes amoureux jouaient avec leurs mains sales à des endroits, en cachette, dans leur solitude. Noire est ma chaise, repeinte, remaquillée, hypocritement neuve comme les générations d'aujourd'hui fardées de slogans lumineux, de promesses phosphorescentes et de larmes mécaniques.

Et je n'ai rien vu encore tout au long de mon voyage. Il y a, voisine de la chaise, comme des sourires qui traversent un chandelier. Sourires de qui, pour quoi, d'un rêve, ou d'un monde. La Suède peut-être, bravant l'expérience des peuples au sang coagulé et s'amusant dans le confort d'un socialisme tout nouveau.

Je voudrais baiser ses filles insouciantes et leur injecter ma révolte pour qu'elles éclatent et se répandent au-delà des expériences, au centre de notre siècle fou, fou de flammes d'un monde réel, à l'image du monde, ni trop en avant, ni trop en arrière, juste à sa place: l'absurde!

Et là, aussi, malgré les distances, tout près, en voyageant toujours et près des îles, m'apparaît le Japon, l'odeur d'Hiroshima, les geishas nues dans la vapeur. Les geishas adorables, debout, ivres d'attente devant des écrans de bambou.

Derrière le bambou de ma fenêtre, des vierges et des révoltes japonaises. Derrière le bambou, les grandes amours, les idées troublantes, les maisons de papier en face du Fuji-Yama qui crache son sperme, sa puissance, sa larve, sa poudre à polir la naissance de notre civilisation et les Japonaises déjà trop civilisées.

Je voudrais finir mon voyage, ici même. M'arrêter, vivre, vivre en aimant autant que j'ai haï, dans l'atmosphère des souliers

de bois, des perruques, des tissus, des musiques. Vivre la fin des fins quand, trop las, je ne pourrai plus lutter contre moi-même, contre les autres et contre la lutte même.

Japon: suis trop jeune encore.

Puis, un coffre à bijoux. Vestige d'Égypte, de Syrie peut-être. C'est le coffre des rois mages rempli de myrrhe pour embaumer ma jeunesse. Et, sur le couvercle des guerriers et des chevaux, une course musculaire, des hennissements apocalyptiques. Mais devinez! Plus que cela, ce bibelot renferme des trésors humains que l'on trouve partout, que personne ne ramasse: folie, mensonges, passions, jalousie, mystères, tricheries, trahisons et gestes, tous les gestes de ma génération grégaire, peureuse, traditionnelle, inconsciente.

Et j'en oublie des contrées, et j'en oublie des objets, telle la cruche placée dans un coin dans l'attente de quelques branches, d'épis de blé, de bouquets. Que n'est-elle pleine d'alcool que je me saoule, m'évade! Que n'est-elle comme à Cana, pour que j'oublie dans l'ivresse, les montagnes, le voyage, ma chambre, la radio, le cendrier, le roman, les cigarettes et le lit même.

Lit ouaté par les parfums encore verts, et vibrants de ces corps gracieux, ronds, tendres, maigres, coulants, nerveux, vierges, fermes de toutes les filles du monde. Mireille, Jacinthe, Dahlia et Rose qu'il a connues depuis le début, depuis le départ suivi d'arrêts, de départs, de poses, d'attentes, de soupirs, de cris, de morsures, de crispations, de baves, de folies et de corps à corps: fidèle des fidèles qui supporte sans se plaindre le paysage vécu, le poids du voyage, le chagrin des arrêts, le vertige...

Le vertige de ma chambre, de ma tête.

Voyage. Voyage. Par la table de nuit, par la réalité du cadran qui marque sans s'essouffler mon propre essoufflement. Et puis quoi?

Les roues tournent, tournent autour de la terre, de ma tête, vers les images brisées qui étouffent le délire du parcours fait et refait dans l'instant, au caprice du rêve, du temps.

Alors, poser ma plume, l'âme lasse, me renverser si loin, si loin dans l'univers de ma chambre qui n'a même pas bougé.

*Marcel GODIN*